Rappel de votre demande:

Format de téléchargement: : **Texte**

Vues **1** à **24** sur **24**

Nombre de pages: **24**

Notice complète:

**Titre :** Victor Hugo / [signé : Alfred Nettement]

**Auteur :** Nettement, Alfred (1805-1869). Auteur du texte

**Éditeur :** Poujau, de Laroche et Cie (Paris)

**Date d'édition :** 1862

**Sujet :** Hugo

**Type :** monographie imprimée

**Langue :** Français

**Langue :** language.label.français

**Format :** 16 p. : portrait, front. ; in-8

**Format :** application/pdf

**Format :** Nombre total de vues : 24

**Droits :** domaine public

**Identifiant :** [ark:/12148/bpt6k96449244](http://gallica.bnf.fr/ark:/12148/bpt6k96449244)

**Source :** Bibliothèque nationale de France, département Philosophie, histoire, sciences de l'homme, 8-LN27-9958

**Relation :** <http://catalogue.bnf.fr/ark:/12148/cb31010104c>

**Provenance :** Bibliothèque nationale de France

**Date de mise en ligne :** 01/02/2016

Le texte affiché peut comporter un certain nombre d'erreurs. En effet, le mode texte de ce document a été généré de façon automatique par un programme de reconnaissance optique de caractères (OCR). Le taux de reconnaissance estimé pour ce document est de 99 %.  
[En savoir plus sur l'OCR](http://gallica.bnf.fr/html/und/consulter-les-documents)

VICTOR HUGO

M. Victor Hugo nous a lui-même appris la date et le lieu de sa naissance dans ses Feuilles d'Automne :

«

Le siècle avait deux ans, Rome remplaçait Sparte.

Déjà Napoléon perçait sous Bonaparte. .................. Alors dans Besançon, vieille ville espagnole,

--- Jeté comme une graine au gré de l'air qui vole,

Naquit, d'un sang breton et lorrain à la fois,

Cet enfant, etc.

Le père de Victor Hugo était Joseph-LéopoId-Sigisbert Hugo, plus tard, général de l'empire, et qui, à l'époque où lui naquit cet enfant destiné à une si grande renommée, c'est-à-dire le 2 février 1802, commandait un régiment en garnison dans la ville de Besançon. Sa mère, Sophie Trébuchet,

était une Vendéenne, fidèle à la double religion de sa province, le catholicisme et la monarchie. On le voit, dans le berceau de ce poëte, qui devait tout sacrifier à l'antithèse, une première antithèse se trouvait cachée. La mère de Victor Hugo, acceptant la vie militaire de son mari, le suivit dans ses campagnes pendant cinq ans, de Besançon à l'île d'Elbe, à Paris, à Rome, à Naples; puis, elle séjourna un moment dans la province d'Avellino, dont son mari avait été nommé gouverneur. Dans ces résidences diverses, elle-emmena avec elle ses trois fils, car Victor Hugo avait deux frères. Quand Victor eut atteint sa septième année, son père renvoya Mme Hugo et ses trois fils en France, pour qu'on pût commencer leur éducation.

Au fond du faubourg Saint-Jacques s'élevait un vieux couvent de Feuillantines, dont les pauvres habitantes avaient été chassées par la révolution. Ce fut dans cette demeure retirée que Mme Hugo vint s'établir avec sa jeune famille. Là Victor vit apparaître deux figures pleines de poésie. Dans les allées du jardin du couvent, il rencontrait une charmante petite fille, plus jeune que lui de deux ou trois ans qui devint bientôt la compagne de ses jeux. Cette radieuse apparition de l'enfance lui laissa une impression ineffaçable qui a contribué peut-être à teindre sa palette des couleurs les plus suaves toutes les fois qu'il s'est agi de peindrr. ce doux printemps de la vie. Victor Hugo devait être par excellence le peintre des enfants, et, aujourd'hui encore, si noires que soient ses pensées, elles se rassérènent quand le doux et frais visage de ces chérubins vient à lui sourire au milieu des tristesses ou des colères de l'exil. A l'issue d'une de ses parties de jeu dans le jardin des Feuillantines, voyez-le se diriger vers un pavillon mystérieux où il va recevoir des leçons, et où on l'introduit presque furtivement. Là il trouve un homme au front grave et soucieux, à l'aspect\*et à la tenue militaires, qui ne sort jamais et dont Mme Hugo a défendu à ses enfants de parler au dehors. Quel est donc cet homme ? C'est un proscrite c'est le général Lahorie qui, compromis dans le procès du général Moreau, a réussi à se dérober aux recherches de la police, et est venu demander un asile à Mme Hugo.

Pendant deux ans le général demeura sous le toit hospitalier de madame Hugo, donnant des leçons à Victor et à ses frères, auxquels il montrait une vive affection que ces trois enfants lui rendaient avec le naïf abandon de leur âge. Le proscrit oubliait ses périls au milieu de cette famille amie qui était devenue la sienne ; en voyant ces jeunes fleurs s'ouvrir, il se trouvait presque heureux. Au bout de deux ans le général Lahorie fut dénoncé, et un jour les enfants effrayés se cachèrent dans le sein de leur mère, en voyant une escouade de la police descendre dans le paisible couvent des Feuillantines f pour en arracher leur ami. Le général Lahorie fut jeté dans une prison où il rencontra le général Mallet. A quelque temps de là, il conspira avec lui le

renversement de l'empereur; et, après un succès d'un moment, il fut arrêté, condamné et fusillé avec Mallet.

Victor Hugo, si jeune qu'il fût, — il avait dix ans, — ressentit vivement la mort de son vieil ami. Il était dans l'âge "où le culte des proscrits s'allie souvent au sentiment de l'opposition au pouvoir : de cette époque date sans doute son ressentiment contre l'empire. On peut croire que, plus tard, pendant'que sa muse lui dictait des malédictions poétiques, la figure triste et sanglante du général Lahorie, portant au front la marque des balles, lui était apparue.

Peu de temps après l'arrestation du général Lahorie, Sigismond Hugo, devenu général, appela sa femme et ses enfants à Madrid, où il était plajor- dome du roi Joseph. Il avait été sans doute averti officieusement des imprudences de Mme Hugo et invité à prévenir les récidives de ce genre.

C'est à cette circonstance que Victor Hugo dut l'avantage de voir l'Espagne, la poétique contrée des vieux chrétiens et des Maures, du Cid et des Abencerrages, qui devait faire sur lui une si profonde impression. Il ne rentra en France, avec sa mère, que vers 1813.

A peu de temps de là, la Restauration s'accomplit. Victor Hugo, qui partageait les sentiments de sa mère, salua de son jeune enthousiasme le retour de la monarchie; mais toutes les révolutions ont leur contre-coup dans les foyers domestiques désunis par les opinions. Tandis que Mme Hugo voyait avec joie la Restauration, son mari, vieux soldat de la République, puis de l'Empire, frémissait à l'idée de la disparition de ses aigles. Ces impressions réciproques envenimèrent les dissentiments déjà anciens du ménage, çt une rupture devenue définitive vint s'exprimer dans une séparation prononcée judiciairement. Pendant les Cent-Jours, le général Hugo, profitant de la victoire de son drapeau, enleva ses fils à leur mère, et plaça les deux plus jeunes, Eugène et Victor, dans une école préparatoire à l'école Polytechnique. Il voulait faire de Victor un savant, mais Victor était déjà poëte. La Muse lui était apparue en Espagne, et, depuis, elle ne l'avait plus quitté.

En 1816, le jeune poëte royaliste avait composé une tragédie d'allusion sur le retour de Louis XVIII. Artamène était une tragédie irréprochable au point de vue des unités, et Boileau lui-même, mis plus tard au ban de l'école romantique, n'aurait rien trouvé à y tedire quant aux principes. Je ne voudrais pas affirmer qu'il en edt été de même au point de vue de la versification. Cependant cette tragédie, qui ne fut ni jouée, ni imprimée, contenait deux morceaux de première ligne qui en furent détachés. Ce sont la Parabole du Riche et du Pauvre, et l'Élégie de la Canadienne.

Trois ans plus tard, en 1819, Victor Hugo achevait ses études, et son père »

lui permettait enfin de suivre sa vocation. Le poëte avait alors dix-sept ans,

et les perspectives de la vie s'ouvraient devant lui sombres et tristes. Il \* venait de perdre sa mère, cette mère chérie dont les croyances religieuses et politiques étaient les siennes. Son père lui restait, mais une nouvelle barrière venait de s'ajouter à celles qui les séparaient déjà ; peu de temps après la mort de sa première femme, le général Hugo s'était remarié. Victor Hugo avait sa position à faire, la gloire à conquérir et quelque chose de plus doux que la gloire, le bonheur. La charmante enfant qui parcourait jadis avec lui les allées ombreuses du couvent des Feuillantines était devenue une jeune fille accomplie, et V ictor Hugo aspirait à obtenir sa main.

Nous sommes arrivés au jour où le champ de la poésie s'ouvre devant Victor' Hugo. Il commença à publier les premières mélodies qui s'étaient éveillées dans son coeur : c'étaient des hymnes aux souvenirs du passé, à la religion et à la monarchie. Du premier coup il rencontra sa forme, la forme lyrique. Sans doute, dans cette phase printanière de son talent naissant, il est encore loin de la supériorité qu'il a depuis acquise ; mais il a de l'élan, de la verve, du naturel, de l'éclat, et, en même temps, une abondance de sentiments et d'idées qui annonce un grand poëte. Chateaubriand, ce maître dans l'art d'écrire, ne s'y trompa point, et tenant sur les fonts cette jeune renommée, il appela Victor Hugo « l'enfant du génie. » L'opinion royaliste dont il pansait les blessures avec de beaux vers l'adopta et le salua de ses acclamations. Il faut se reporter, pour comprendre l'émotion qu'excitaient ces vers, aux premières années de la Restauration. Toutes les victimes de la Révolution se levaient à la fois devant l'imagination troublée de la génération nouvelle, en demandant les honneurs funèbres et les larmes qui, au milieu des catastrophes publiques, avaient manqué à leur mort. Les esprits légers et les cœurs durs purent être importunés de cette douleur rétrospective qui interrompait leurs plaisirs. Le deuil est par lui-même une chose austère, et d'ailleurs il y avait, parmi ceux qui se montrèrent offensés de ce deuil, des hommes pour lesquels il était un reproche personnel, ou au moins un memento des crimes paternels. Mais, pour les familles des victimes, c'était une satisfaction suprême que ces hommages rendus à ceux dont la Révolution aurait voulu abolir jusqu'à la mémoire. Lors donc que Victor Hugo chantait les victimes de Quiberon, les jeunes filles de Verdun, ces douces et pâles fleurs moissonnées par le soc de l'homicide charrue que tenait Robespierre ; quand la plaintive figure de Louis XVII se levait dans ses strophes gémissantes, et demandait aux anges qui lui souhaitaient la bienvenue du ciel : « Où donc ai-je régné? » les cœurs se fendaient, et la voix des lecteurs s'éteignait dans les sanglots.

Bientôt l'opinion royaliste eut de nouveaux malheurs à pleurer. Quand

«

Louvel frappa en pleine poitrine le duc de Berry de ce coup de couteau qui arriva jusqu'au cœur de la France, Victor Hu'go le pleura.

Six mois après, six mois d'attente et d'anxiété pour les ennemis de la maison de Bourbon, comme pour ses amis, le roi Louis XVIII dit à la foule immense rassemblée le 29 septembre 1820 devant le balcon du château des Tuileries : « Mes enfants, un enfant nous est né, il vous aimera comme je vous aime, comme mes pères ont aimé les vôtres. m Aussitôt Victor Hugo qui avait salué d'un gémissement harmonieux le sépulcre du duc de Berry, chanta en vers admirables la bienvenue au berceau de son enfant né orphelin.

II

Quand Victor Hugo écrivait ces beaux vers, il n'avait que dix-huit ans; il arrivait ainsi de plain-pied à la renommée, mais il n'avait pas encore atteint ce succès définitif qui devait le conduire au bonheur. Depuis qu'il avait avoué ses prétentions, la vue de la jeune fille qu'il aimait lui avait été interdite. Cette séparation fit descendre sur l'imagination du poëte un nuage . sombre du sein duquel sortirent deux créations qui n'avaient aucun rap- / port do parenté littéraire avec ses œuvres précédentes : ce furent Bug-Jar- gal et Han d'Islande.

Jusqu'ici, la muse de la pitié, de l'indignation (t de l'amour avait dicté les beaux vers de Victor Hugo. L'atroce et le hideux faisaient leur avénement dans ce talent où ils devaient un jour jouer un si grand rôle. M. Sainte- Beuve assure que Han d'Islande était une allégorie. Éthel, emprisonnée dans la tour, c'était l'idéal de la femme chérie; Ordener, plein d'amour et de respect, c'était Victor Hugo lui-même; Han d'Islande, l'ogre et le commensal d'un ours moins affreux et moins féroce que lui, c'était l'obstacle; c'est pour cela que, dans le roman de Victor Hugo, il est si laid. L'opposition de ces figures accusait, dans le talent de Victor Hugo, ce génie de l'antithèse . qui devait grandir avec les années.

En 1822, Ordener, dont les succès avaient fait grandir la fortune, épousa Kthel. Victor Hugo avait alorsvingtans.il était, on peut le dire, l'enfant

gâté de l'opinion royaliste. Mais il savait concilier l'ardeur de ses opinions avec celte générosité de cœur qui doit passer avant tout.

Le jeune Delon, son ami d'enfance, avait été condamné à mort par contumace dans le procès de la conspiration, dite de Saumur; Victor Hugo se souvint de son vieil ami le général Lahorie, et il écrivit à la mère de Delon en lui offrant un asile pour son fils : « Je suis trop royaliste, dit-il dans sa lettre, pour qu'on s'avise de venir le chercher dans ma chambre. » La lettre fut interceptée, et, mise sous les yeux de Louis XVIII, dont l'âme royale était digne de comprendre l'âme du poëte; il ordonna que la première pension vacante lui fût donnée. Nous entrons dans les meilleures années de Victor Hugo. Il a des amis ardents, actifs, enthousiastes; il a une femme jeune et charmante qui regarde comme le plus beau de ses joyaux la gloire de son mari. La maison qu'il habite est située dans un quartier éloigné de Paris, au fond de la rue de Vaugirard, tout près d'une fontaine encadrée de deux peupliers; mais ses visiteurs sont jeunes et l'éljignement ne les effraye pas. Ce sont des hommes dont la renommée commençait alors à épeler les noms, parmi lesquels plusieurs sont arrivés aujourd'hui à la gloire, et quelques-uns se lisent déjà gravés sur des tombeaux : Soumet, Sainte-Beuve, de Vigny, Émile et Antony Deschamps, Guiraud, de Beauchesne et tant d'autres. Le sujet de leurs conversations, c'était toujours la littérature.

Comment faire pour arriver à cette célébrité si chère au poëte? Suivre la route foulée par le dix-huitième siècle, on ne le voulait pas. On haïssait, on méprisait ce siècle sceptique et raisonneur, qui avait coupé les ailes à l'inspiration et fermé les régions de l'idéal à la poésie.

. Recommencer le dix-septième siècle, on ne le pouvait pas. On ne recommence pas la perfection, on ne refait pas Racine et Corneille. Il faudrait quelque chose de nouveau ; il faudrait trouver une veine encore inexplorée dans notre littérature.

C'est en 1824 que Victor Hugo commence à exposer le programme littéraire de la pléiade dont il est le chef. Ce programme est encore plein de modération.

L'auteur, répudiant à la fois le genre classique et le genre romantique, discutés dans la polémique provoquée par la publication du livre de l'Allemagne de M™e de Staël, ne reconnatt que le bon et le mauvais. Il déclare que la révolution a eu une littérature Il hideuse et inepte comme elle. » Il faut que la société religieuse et monarchique ait une littérature au niveau de sa grandeur. Il ne demande point pour la poésie des innovations excessives.

« S'il est utile, dit-il, nécessaire parfois de rajeunir quelque tournure usée, . de renouveler quelque vieille expression, et peut-être d'essayer d'embellir encore notre versification par la plénitude du mètre et la pureté de la rime,

on ne saurait trop répéter que là doit s'arrêter l'esprit de perfectionnement. Toute innovation contraire à la nature de notre prosodie et au génie de notre langue doit être signalée comme un attentat aux principes du goût. »

Ces maximes serviront à mesurer l'espace parcouru depuis le point de départ de Victor Hugo jusqu'à son point d'arrivée. Il n'est pas moins curieux de rappeler le but qu'il se marquait dans une nouvelle littérature.

Le seul reproche qu'il adressât aux poëtes du dix-septième siècle, c'était d'avoir été plutôt païens que chrétiens, et d'avoir fait de la littérature l'expression d'une société idolâtre et démocratique. Victor Hugo se présentait pour la convertir à l'Évangile et à la monarchie. Cette première phase se prolongea de 1818 jusqu'en 1826. Pendant ces huit ans, le catholicisme domine en maître son intelligence ; Victor Hugo le pratique et le professe avec l'intolérance de son caractère. Il ne permet point à ses amis d'être seulement des chrétiens spéculatifs, il exige les œuvres, et il prétend savoir jusqu'au nom des guides spirituels auxquels ils s'adressent. Celui qui écrit ces lignes se souvient d'avoir entendu raconter par Alexandre Soumet qu'un jour, un de ses amis, poëte et membre comme lui de la petite société littéraire qui se réunissait rue de Vaugirard, vint se plaindre de l'insistance que mettait Victor à connaître le nom de son confesseur. « Voulez-vous savoir toute ma pensée, lui répondit Soumet? Si Victor pouvait faire rétablir l'inquisition, il nous ferait brûler l'un et l'autre parce qu'il ne nous trouve pas assez catholiques. »

III

m

De quelle époque date la révolution qui se fit dans cette-intelligence, sous quelle influence se fit-elle? Deux questions difficiles à résoudre.

II y a cependant une coïncidence dont on demeurera frappé, si l'on se rappelle combien l'âme du poëte était altérée de gloire et de popularité. A l'époque où les premiers symptômes d'un changement se manifestèrent, la popularité se retirait de la Restauration et une philosophie nouvelle détrô.nait le catholicisme dans les esprits. Les applaudissements de la foule,

étaient pour ceux qui attaquaient la royauté et l'Église. Quelle tentation

pour cette jeunesse littéraire, qui était en outre travaillée par cet esprit d'indépendance naturel à son âge ! Le libéralisme et le rationalisme proclamaient qu'ils étaient l'avenir, et elle voulait mettre la main sur l'avenir. L'atmosphère intellectuelle était comme imprégnée des miasmes de cette philosophie orgueilleuse qu'avait respirée Théodore Jouffroy ; le vent soufflait à la démocratie. Toujours est-il qu'à la fin de 1826, cette date est remarquable, on vit paraître une pièce de vers de Victor Hugo qui annonçait une révolution nouvelle dans ses idées. Le gouvernement autrichien avait refusé de reconnaître un titre territorial qui rappelait une victoire remportée dans ses États par l'empereur Napoléon ; les journaux de l'opposition firent grand bruit de ce refus et l'exploitèrent contre le gouvernement royal. Victor Hugo répondit à ce mouvement d'opinion par l'Ode el la Colonne ; c'était une protestation éloquente et passionnée en faveur de la gloire impériale, le premier chant de cette épopée napoléonienne que le poëte allait désormais chanter, lui naguère encore si sévère pour Napoléon.

Cependant la rupture du poëte avec la vieille royauté n'était pas encore apparente pour le public. Dans l'Ode à la Colonne on trouve un effort pour concilier les deux origines du poëte, et l'ancienne avec la nouvelle tendance de sa muse.

Mais dès 1828, les esprits sagaces ne s'y trompaient pas. M. de Rémusat, dans un article du Globe, dénonçait l'évolution qui se faisait dans l'intelligence de Victor Hugo.

Ce fut par le drame de Cromwell que Victor Hugo entreprit de marquer l'avènement d'une nouvelle école. Ce drame puissant et bizarre, qui tenait à la fois de Shakespeare et de Goethe, modifiés par le génie puissant de l'auteur, était précédé d'une préface retentissante, qui contenait toute une poétique. Victor Hugo est déjà bien loin de la modération de sa première phase. Il affirme, il tranche, il promulgue les tables de la loi littéraire du haut d'un Sinaï poétique. Il déclare que la littérature a été lyrique à son début, épique ensuite, et qu'elle est dramatique de nos jours; affirmations contestables et qui furent contestées. Il accuse l'antiquité qui, selon lui, n'a été qu'épique, — que fait-il d'Eschyle, de Sophocle et d'Euripide? — d'avoir eu le tort de rejeter de la littérature tout ce qui ne répondait pas à un certain type du beau, — assertion non moins contestable : que fait-il de Vulcain, ce forgeron boiteux, des Cyclopes, avec leur œil unique ouvert au milieu du front, de Pan aux pieds de bouc, des Satyres? Il donne donc pour mission au christianisme de restaurer le laid, le grotesque, l'ignoble dans la littérature, et c'est à ce point de vue qu'il déclare son école éminemment chrétienne. Mais comme la chose n'était pas à faire, il ne restait qu'à exagérer la part

du laid, de l'ignoble, du grotesque. Ce résultat était déjà sensible dans le drame de Cromwell.

Cinq années seulement se sont écoulées depuis l'époque où Victor Hugo traçait un programme si modéré. Après avoir eu d'abord la pensée de ré.former la littérature française, il aspire maintenant à la révolutionner.

Il a compris que, si Cromwell suffisait comme document à l'appui d'un manifeste, il ne suffisait pas pour porter la guerre sur le terrain où se gagnent les batailles.

Il faut un drame que l'on joue; Victor Hugo avait destiné à cette épreuve solennelle et décisive son drame de Marion Delorme, mais la censure théâtrale du temps pensa que, dans l'effervescence où étaient les esprits, — la pièce devait être jouée dans l'hiver de 1829 à 1830, — il y aurait de graves inconvénients à laisser traîner dans la boue la royauté française, personnifiée sous les traits de Louis XIII. Charles X, qui aimait le poëte, se préoccupa du dommage que cette décision apportait à ses intérêts, il lui fit annoncer que 5a pension sur la liste civile était doublée. Victor Hugo refusa. C'était une rupture, et dans quel moment ! Au moment où la bataille suprême allait s'engager entre la royauté et la révolution, le poëte qui avait été 1° clairon sonore de la monarchie, la quittait.

Hernani remplaça sur la brèche littéraire Marion Delorme. La querelle de l'école classique et de l'école romantique était arrivée à son paroxisme, et c'est à peine si cette autre querelle, qui allait aboutir à une révolution, passionnait plus vivement les esprits. Il y avait dans l'Académie un parti de conservateurs farouches des principes classiques qui, par un étrange concours de circonstances, se composait surtout des libéraux les plus exaltés du Constitutionnel, Étienne, Jouy, Jay, Viennet ; ils regardaient les chefs de l'école romantique comme des malfaiteurs, et ils firent une démarché auprès du roi Charles X pour qu'on interdit l'accès du théâtre à l'Hernani de Victor Hugo, et au Henri III d'Alexandre Dumas. Charles X répondit avec un bon sens spirituel que « lorsqu'il s'agissait de théâtre, il n'avait, comme tout bourgeois de Paris, que sa place au parterre. » • ,

Le jour de la représentation d' Hernani fut une véritable bataille. Le camp romantique était au grand complet. Quelques contemporains de cette époque se souviennent encore de cette soirée. Le mot d'ordre avait été donné, et les classiques, s'ils osaient se montrer, devaient être traités en ennemis. Je me souviens encore qu'un spectateur classique ayant essayé de manifester son improbation, tout un bataillon romantique se leva : « A la porte! répé- ^ taient-ils, chassez-le ! » Alors le chef d'une autre escouade, qui est aujour- \ d'hui un des magistrats les plus éminents d'une de nos cours, protestant '

(eontre tant de faiblesse et d'indulgence, « le chasser! s'écria-t-il, non, non, tuez-le, c'est un académicien ! »

Hernani n'était ni un chef-d'œuvre, comme le prétendait la passion romantique, ni un ouvrage sans mérite, comme l'affirmait la passion contraire. C'était un ouvrage 011 l'on pouvait admirer de grandes beautés et critiquer de grands défauts, et où il y avait une jeunesse d'inspiration et un souffle poétique qui n'existaient plus depuis longtemps au théâtre. L'amour des contrastes, le génie de l'antithèse, la tendance à glorifier l'exception aux dépens de la règle, le goût du grandiose substitué au goût du grand, commençaient à s'y montrer, avec cette pente vers l'excessif qui allait devenir désormais un des caractères du talent de Victor Hugo.

Après Hernani, Victor Hugo crut avoir bataille gagnée; on peut s'en convaincre en lisant la préface, de la première édition. Cette préface, qui parut en mars 1830, est une véritable fanfare. C'était en outre l'acte officiel de la rupture du poète avec la monarchie.

II ne lui pardonnait point sa Marion chassée du théâtre. Le divorce était complet. La révolution de juillet pouvait venir.

Avant qu'elle vînt, il eut le temps de publier les Orientales, recueil de poésies lyriques mêlées d'ombres et de lumières, mais où la forme avait fait de nouveaux progrès. Il semble, du reste, que le poète lyrique soit arrivé chez Victor Hugo à son apogée, et que les années qui s'ouvrent, soien appelées assister au développement du poète dramatique.

\*

IV

, \*

C'est là, en effet, la tendance de Victor Hugo après la révolution de 1830, qu'il salue d'un hymne de circonstance vraiment indigne de son génie.

Les treize premières années qui suivent la révolution de juillet 1830 sont consacrées presque exclusivement par le poëte au théâtre. Il veut, coûleque coûte, s'en emparer en maître, et cet effort persévérant est représenté par un grand nombre de pièces les unes en vers, les autres en prose. Ce sont, à partir d'Hemani, début de cette campagne dramatique, Marion Delorme, Marie Tudor, le Roi s'amuse, Lucrèce Borgia, Angelo, Ruy Blas, enfin lesBur-

graves, joués en 1843. Les défauts du poëte, pehdant cette période, s'aggravent, ses qualités littéraires, sans disparaître tout à fait, s'affaiblissent. Le sentiment d'opposition contre les grandeurs et les supériorités sociales s'ac.croît. Le théâtre de Victor Hugo devient complètement révolutionnaire.

En outre, Victor Hugo cède de plus en plus à une tendance de son intelligence qui rend l'illusion et l'intérêt impossibles au théâtre. Ses personnages ne sont pas des êtres réels, ayant un caractère défini qui se développe suivant les lois de leur nature ; l'action ne marche point en traversant des phases vraisemblables pour arriver à un but déterminé. Les personnages de Victor Hugo sont des vapeurs condensées en nuages, des fantômes qui ne sont là que pourexprimer les idées, pour ressentir les passions du poëte. Son dernier drame, les Burgraves, n'est plus guère qu'une ode déguisée.

Le public, qui avait d'abord suivi le poëte dans sa campagne dramatique, finit par se lasser. Hernani avait été, on peut le dire, le Marengo de la campagne dramatique du poëte; les Burgraves en furent le Waterloo. La réaction fut complète, et, après cette dernière épreuve, Victor Hugo renonça au théâtre.

Heureusement qu'il n'avait pas complétement renoncé à la poésie lyrique pendant cette tentative dramatique. Là, il était sur son terrain. Sans doute, l'obscurité et le vague qui étaient entrés dans son intelligence depuis que cet illustre transfuge du catholicisme avait passé à la philosophie nouvelle,

se retrouve dans ses vers lyriques. Mais comme le lyrisme est la forme naturelle de sa pensée, comme, malgré l'esprit de système, il reste púëte et grand poëte, ses odes continuent à offrir de merveilleuses beautés. Victor Hugo l'a dit : « Le cœur humain est comme la terre; on peut semer,

» on peut planter, on peut bâtir ce qu'on veut à la surface, mais il n'en » continuera pas moins à produire ses verdures, ses fleurs, ses fruits na>

» turels. »

Ce qu'il y a de plus vibrant dans les poésies de Victor Hugo c'est cet écho du cœur humain; ce sont aussi les doutes, les clartés et les ombres, les espérances et les appréhensions, les illusions et les désenchantements de l'époque, qui viennent se réfléchir dans ses poésies. Au premier point de vue, c'est la voix humaine dans ce qu'elle a de plus pénétrant et de plus ac- « centué; au second point de vue, c'est, comme on l'a dit, un clairon sonore suspendu sous le portique du dix-neuvième siècle et auquel tous les vents qui s'élèvent dans l'atmosphère prêtent des motifs éclatants.

L'expression la plùs élevée du premier ordre de poésie se trouve dans les Feuilles d'Automne, qui furent comme une halte de recueillement entre la première période littéraire de Victor Hugo et la seconde.

Je ne crois pas que, depuis les Feuilles d'Automne, le talent lyrique de Victor Hugo é1it grandi. Il est déjà moins naturel, moins vrai, moins hn.

main dans les Chants des Crépuscules. Ses sentiments ont moins de fraîcheur, et la nuit qui se fait dans son intelligence s'épaissit de plus en plus. Il n'a plus qu'un culte, celui de la supériorité; c'est aussi le culte de l'orgueil. Il semble que le poëte qui a épuisé le drame dans les Burgrares, lo poëme en prose dans Notre-Dame de Paris, ce livre étrange, incohérent, étincelant de beautés de premier ordre, assombri par des défauts monstrueux, ait achevé d'épuiser la poésie lyrique dans les Voix intérieures.

On peut prévoir qu'à moins d'une secousse violente qui renouvelle ce talent fatigué et désenchanté, l'architecte ne construira plus.

Ce qui peut encore confirmer les contemporains de Victor Hugo dans cette opinion, c'est qu'il semble arriver de toutes manières à tous les buts qu'il avait marqués à sa vie. Dès le 3 juin 1841, il est membre de l'Académie française et l'on remarque dans son discours comme un reflet de la confusion d'idées qui s'est faite dans son esprit, avec une tendance de plus en plus grande à flatter la démocratie. Peu d'années après, il est nommé pair de France, et dans les discours qu'il prononce, on trouve de nouveaux symptômes de cette passion de la popularité. Cependant, il est comme partagé entre ce sentiment et celui d'un dévouement chaleureux à la dynastie qui règne, et, quand le jeune duc d'Orléans, emporté par des chevaux fougueux sur le chemin de la Révolte, tombe et se tue, le nouveau pair adresse , à Louis-Philippe cette phrase : « Sire, vous ne mourrez pas, Dieu a besoin de vous. »

V

Victor Hugo était dans cette espèce d'effacement littéraire et d'épuisement au moins apparent, quand la révolution de 1848 éclata. Il n'était pas encore un homme politique, et il semblait avoir dit son dernier mot en littérature. Il est permis de croire qu'au premier abord cette révolution l'étonna. Il était pair de France, par conséquent il était une des colonnes de l'édifice renversé ; il avait de la fortune, il appartenait à la société des salons, il devait voir avec une médiocre satisfaction le pouvoir passer il la rue. On est d'au-

tant plus fondé à le croire, que, lorsqu'il se présenta aux élections pour l'Assemblée Législative, il était appuyé par le comité « du grand parti de l'ordre, » comme on disait alors, et que sa profession de foi contenait tous les principes politiques adoptés par ce comité. Il n'y a rien dans ce document qui sente le républicain de la veille, et quant aux républicains du lendemain, lorsqu'on songe à tous ceux qui l'étaient alors, on ne trouve rien d'étonnant à ce que Victor Hugo l'ait été avec tant d'autres. En 1848, tout le monde était républicain du lendemain, quelque haut qu'on montât, et personne n'était sûr de n'être pas quelque peu ouvrier. Ingres était l'ouvrier du pinceau, le maréchal Bugeaud l'ouvrier de l'épée, Victor Hugo fut l'ouvrier de la pensée. Après un moment d'hésitation, il se jeta dans les opinions les plus avancées.

Quels furent., dans cette occasion, les mobiles de sa détermination? Il y a deux circonstances dont il est impossible de ne pas être frappé. D'abord le seul rival en poésie qui puisse être placé à côté de Victor Hugo, Lamartine, avait joué un rôle de premier plan dans la révolution de Février. Victor Hugo devait naturellement aspirer à ne pas rester, en politique, au-dessous de son heureux rival littéraire. Or, en arrivant à l'Assemblée Législative, il ne tarda pas à s'apercevoir que tous les premiers rôles étaient occupés dans le parti de l'ordre. MM. Berryer, Thiers, Montalembert, Odilon Barrot, Du- faure, de Broglie, Molé et tant d'autres étaient là, et l'on ne pouvait songer à prendre leur place. Que restait-il à faire, sinon à se mettre à la tête de la démocratie extrême? Ce fut le parti qu'adopta Victor Hugo, préparé à ce rôle par son théâtre, où la démocratie et la révolution coulaient à pleins bords.

La nature ne l'avait pas fait orateur. Il n'avait ni la spontanéité d'idées, ni la facilité d'élocution qui désignent un homme pour jouer un rôle à la tribune.

Il y suppléa par le travail, par l'exagération des idées et des sentiments, et par la violence d'un langage haut en couleur et fortement imagé. Dans ces harangues, apprises par cœur et récitées avec une âpreté d'accent, une véhémence de gestes et une arrogance de maintien qui lui donnaient quelque chose de plus provoquant et de plus agressif, Victor Hugo n'oublia pas l'antithèse, qui est la forme inséparable de son talent. Sa parole, ciselée avec art et dans laquelle les malédictions et les injures venaient s'enchâsser comme des pierres précieuses, s'élevait avec une régularité symétrique pour retomber avec la précision du marteau frappant l'enclume, et chaque coup faisait jaillir un éclair. Tous ceux qui ont assisté aux débats de l'Assemblée Législative se souviennent des duels de paroles engagés entre deux adversaires diversement, mais également célèbres, Victor Hugo et le comte de'Montalembert. Tous deux, dans ces rencontres qui se renouve-

lèrent plus d'une fois, frappaient d'estoc et de taille, décidés à ne pas demander et à ne pas accorder merci. On croyait voir chacun d'eux prêt à tirer le poignard de miséricorde pour achever son adversaire renversé. L'ardeur, la violence, l'emportement politiques étaient les mêmes chez tous les deux; mais le talent et la passion oratoire étaient supérieurs chez M. de Montalembert, combattant sur son terrain et capable d'improvisation.

On sait comment ces combats cessèrent par le coup d'État du 2 décembre 1851. Victor Hugo, qui avait pris parti à la fin, et s'était engagé au plus vif de la lutte, fut au nombre des éloignés de France. Qu'on s'imagine la colère formidable qui s'alluma alors dans le cœur du poëte exilé en Angleterre 1

Vaincu, exilé, précipité de cette scène ôù il espérait trouver la gloire et la puissance, il se réveillait de ce beau rêve tout meurtri de sa chute.

Il se passa alors dans cette intelligence, qui paraissait avoir tout épuisé, un phénomène étrange. La haine la renouvela. Oui, la haine et la vengeance, ces deux redoutables furies, approchèrent leurs torches enflammées de ce foyer poétique éteint et le rallumèrent. Ce qui manquait depuis 1843 au poëte devenu sceptique, c'était une passion vraie; cette passion vraie, le coup d'État du 2 décembre la lui donna.

Un peu plus tard, Victor Hugo, plus calme sans être moins inexorable, comprit que le pamphlet poétique qui satisfaisait sa passion servait mal sa renommée; c'était bien assez d'être exilé de son pays, sans en faire exiler ses œuvres. Alors il rentra dans la littérature par les Contemplations et plus récemment encore par la Légende des siècles.

Le volcan continue à brûler intérieurement, mais il est devenu maître du jet de sa flamme; c'est-à-dire que le poëte gouverne son inspiration, qu'il est capable de combinaisons, de calculs. La passion est toujours vivante et ardente, mais l'art a pris place à côté de la passion, il la dirige.

Nous sommes arrivés à la dernière phase du talent de Victor Hugo, et il faut essayer de la définir. Retiré à Jersey, comme dans son Pathmos politique et littéraire, il vit comme Prométhée dans un douloureux, farouche et orgueilleux éloignement, en prolongeant par une forte volonté l'exil qui lui a été d'abord imposé. Il n'y aura pas de place en France pour lui, a-t-il dit, tant qu'il n'y aura pas de place en France pour ses idées, et s'il n'en est plus qu'un qui persiste, il sera celui-là.

Sa philosophie est obscure, confuse, contradictoire. Tantôt il lui vient des clartés de son passé chrétien, et ses chants bibliques de la Légende des siècles, sa pitié éloquente pour les pauvres et les petits, ses inspirations douces et suaves sur les enfants, prouvent que ce transfuge de la Bible et de l'Évangile a emporté quelques épaves de son naufrage; tantôt le panthéisme

avec ses confusions, ses aspirations vagues et indéterminées, ses conceptions monstrueuses, ses pressentiments insensés d'une époque où l'humanité transfigurée deviendra Dieu, envahit son intelligence, comme un sombre nuage qui monte à l'horizon, et le poëte fait embrasser Bélial et Jésus-Christ. Mais surtout et avant tout il déteste, il maudit, il flétrit la puissance. 11 suit à travers les temps dans la Légende des siècles la figure détestée de César, et toutes les fois qu'il la rencontre, il la soufflète d'un vers qui épuise l'injure, sans jamais atteindre l'idéal d'une haine qui retombe lassée de ses efforts sans être assouvie. Autrefois il chantait dans Hemani :

Ces deux moitiés de dieu, le Pape et l'Empereur.

Aujourd'hui, ce sont les deux objets de ses implacables ressentiments. Sa muse attachée à leurs pas comme une furie fait siffler ses serpents contre ces deux têtes abhorrées. Il est probable que dans les six nouveaux volumes en prose qu'on annonce, les Misérables, et qu'un éditeur belge a, dit-on, achetés quatre cent mille francs, on retrouvera la même tendance. Et cependant à travers les égarements de son talent, c'est toujours un grand poëte. Il y a de l'Arioste, il y a du Milton, il y a de l'auteur des romanceros du Cid, des poëtes des Saga, il y a de l'Ossian, du Juvénal, de l'Ovide et du Lucain dans la Légende des siècles; il y a surtout, comme un critique l'a fait observer, de l'Eugène Delacroix, ce peintre étrange, avec cette puissance d'effets à laquelle la ligne, le goût, la règle, la vérité, la vraisemblance, tout est sacrifié ! Talent prodigieux et prestigieux, qu'on ne pourrait peindre sans devenir presque aussi antithétique qu'il l'est lui-même, car il est à la fois suave et grossier, sublime et trivial, pur et immonde, tendre et haineux, brillant et hideux, harmonieux et discordant, admirable et ridicule, mais surtout et presque toujours excessif ; excessif dans l'idée, dans l'expression, dans l'image, dans le sentiment, toujours et partout excessif 1 Il ne s'arrête pas au grand, il court au grandiose ou au monstrueux ; il ne s'arrête pas au terrible, il pousse jusqu'au hideux; il ne s'arrête pas au naturel et au familier, il devient trivial et burlesque; il ne s'arrête pas à l'indignation, il tombe dans la rage. Qu'ajouterai-je ? Ce n'est pas Hercule, c'est Polyphème. Mieux que cela, c'est ce satyre qu'il a peint lui-même dans une des pièces de son dernier recueil, avec des forêts pour chevelure, des

moissons sur les flancs, et des fleuves qui prennent leur source entre ses doigts entr'ouverts :

Tout en parlant ainsi le satyre devint Démesuré; plus grand d'abord que Polyphème, Puis plus grand que Typhon qui hurle et qui blasphème, Et qui heurte ses poings ainsi que ses marteaux, Puis plus grand que Titan, puis plus grand que l'Athos. L'espace immense entra dans cette forme noire... Et comme le matin voit croître un promontoire, - Les dieux dressés voyaient croître l'être effrayant; Sur son front blêmissait un étrange orient; Sa chevelure était une forêt ; des ondes, Fleuves, lacs, ruisselaient de ses hanches profondes ; Ses deux cornes semblaient le Caucase et l'Atlas; Sur ses flancs palpitaient des prés et des campagnes, Et ses difformités s'étaient faites montagnes ; Les animaux qu'avaient attirés ses accords, Daims et tigres, montaient tout le long de son corps ; Des avrils tout en fleurs verdoyaient sur ses membres; Le pli de son aisselle abritait des décembres ; Et des peuples errants demandaient leur chemin, Perdus aux carrefours des cinq doigts de sa main.

Qu'ai-je besoin de peindre M. Victor Hugo et sa poésie? Les voilà peints par lui-même.

, ALFRED NETTEMENT. \

>i&î<